

Comment ça s'écrit

Tibor Déry
fait le mur

Par MATHIEU LINDON




«**U**n livre doit être la hache qui brise la mer gelée en nous» : la fameuse phrase de Kafka vient nécessairement à l'esprit à la lecture de *Derrière le mur de briques*, recueil de sept nouvelles de Tibor Déry datant de 1950 à 1960. Né en 1894 et mort en 1977, l'écrivain hongrois fut d'abord emprisonné par un régime de droite, puis sous le communisme pour sa participation à l'insurrection de Budapest en 1956 (il fut libéré en 1960 grâce à une campagne internationale où intervinrent Albert Camus et François Mauriac). C'est comme si la prose de Tibor Déry brisait «le mur de briques» en nous, comme s'il écrivait avec un bulldozer d'une délicatesse aussi infinie que l'efficacité. «Ça ne peut plus durer, dit-il. Ça ne peut plus durer. Il faut vraiment qu'on se mette dans le crâne que ça ne peut plus durer», lit-on dans le premier texte qui donne son titre au recueil. Car le mur est bien réel, qui entoure l'usine où il ne suffit pourtant pas à empêcher le vol du matériel qu'on jette par-dessus. Et les murs qui enferment des prisonniers dans deux

casser et détruire... Ils ne pensent qu'à leur ventre!» L'héroïne du texte est la fillette que sa mère a chargée d'apporter à la Maison d'arrêt «les nouilles au pavot» préparées pour Jozsef, «qui endure le rata des détenus depuis deux mois». «Ses quatre frères et elle n'ont eu droit qu'au jus de cuisson.» Elle a la marmite «nouée dans un fichu», elle a peur de la perdre, de ne pas être à la hauteur de sa tâche. Elle descend du tramway beaucoup trop tôt, «bien avant sa destination, parce qu'elle a eu honte de demander quelle était la station de la Maison d'arrêt». Elle est aussi affamée qu'apeurée. A un moment, elle n'en peut plus. «Elle glisse deux doigts sous le couvercle de la marmite et en retire une longue nouille qu'elle met rapidement dans sa bouche.» Un petit chien commence à la suivre, lui non plus n'a pas dû manger depuis longtemps, il la regarde régulièrement avec espoir. ««Sûrement!» râle-t-elle à chaque fois, de plus en plus farouche.» «Quand elle ne peut plus résister aux assauts de cette faim viscérale qui traverse chaque parcelle de son corps, tous ses nerfs et la moindre de ses cellules, cette faim qui embrume même son cerveau et

«Cette faim qui embrume même son cerveau et lui fait mal au point qu'elle doit en rire.»

autres nouvelles sont tout aussi concrets. Mais chacun édifie aussi son propre mur en soi et ça non plus, «ça ne peut plus durer», et *Derrière les briques* raconte sept tentatives pour enfin l'abattre, et parfois il n'y a que la mort pour empêcher que ça s'éternise, et parfois il y a la vie.

L'an dernier, Circé a publié *Niki*, un bref et magnifique roman de Tibor Déry, où *l'Histoire d'un chien* (le sous-titre du livre) permettait, avec cette ironie chaleureuse et enveloppante qui est une caractéristique de l'écriture de l'auteur, de saisir de l'intérieur ce que pouvait être la vie quotidienne affective sous le communisme (*Libération* du 18 novembre 2010). Divers chiens encore apparaissent dans *Derrière le mur de briques*, en particulier dans «les Nouilles au pavot», texte sur lequel il est bon de s'étendre au risque de le déflorer en partie pour le futur lecteur, qui ne devra toutefois pas oublier qu'il y a six autres nouvelles dans le volume. Comme indiqué dans une courte note introductive, ça se passe en 1919, «avant la proclamation de la République des Conseils», dans une famille constituée d'une veuve, d'un ouvrier et de ses six enfants dont l'aîné, Jozsef, «fondeur, était alors détenu à la Maison d'arrêt pour délit politique». Il n'y a pas assez à manger. La mère fait en outre des réserves pour Jozsef et le reproche aux autres. «Ceux-là, tout ce qu'ils savent faire, c'est

lui fait mal au point qu'elle doit en rire, elle finit par s'installer au bord de la route derrière un buisson et dénoue d'un geste brusque le fichu qui enserre la marmite. Le chien s'assied devant elle, attentif, la tête dressée.» Elle partage la marmite avec lui jusqu'à ce qu'il ne reste plus la moindre nouille. A la Maison d'arrêt, derrière «le grillage du parloir», son frère l'accueille en riant avec affection. «La marmite vide, dans le coin de la pièce, symbolise six ventres vides, une petite voleuse et une famille d'affamés.» Le jeune homme reconnaît un ustensile de sa mère mais ne pose aucune question à son sujet. La fillette et lui rivalisent de mensonges pour se convaincre l'un l'autre que tout va pour le mieux. Puis il faut que Jozsef rentre dans sa cellule. La fillette, pour sa part, se sent de plus en plus mal, un indescriptible mélange de physique et de psychique. Bien sûr qu'elle a trop mangé – puisqu'elle n'aurait rien dû manger du tout. Elle se rend compte qu'elle n'arrivera pas à sortir indemne de la Maison d'arrêt. «Un mouvement de recul, puis voilà qu'elle se plie en deux, la tête en avant, et ses deux mains serrent son ventre. Elle vomit. Il aurait mieux valu donner toutes les nouilles au chien.» La jeunesse et la vieillesse, l'amour et l'imagination sont les personnages des six autres nouvelles qui disent aussi tout ce qui est «possible» quand la vie est impossible. 

TIBOR DÉRY *Derrière le mur*

de briques. Traduit du hongrois par Stéphane Clerjaud-Bodocs. La Dernière Goutte, 208 pp., 18€.